

sortit, laissant Madeleine à ses opérations compliquées. Elle avait de l'affection pour sa cousine ; cependant, celle-ci lui portait sur les nerfs, à de certains moments, aujourd'hui, par exemple.

Le passage de l'enfance à la jeunesse s'opère très différemment, suivant les natures et les circonstances. Environné de la tendre sollicitude, de la protection continuelle d'une mère, l'enfant conserve longtemps l'heureuse insouciance, la gaieté confiante qui font son charme et sa sécurité. Il n'est pas rare de voir une jeune fille et même une jeune femme *enfant*, dans la bonne acception du mot. Antoinette l'était singulièrement à son arrivée à Paris ; mais, depuis, combien, elle avait changé ! Malgré l'affection si douce de Christiane, elle se sentait encore isolée dans la famille de Paulhac. Son oncle était trop absorbé par la maladie pour exercer sur elle une autorité et une protection efficaces ; sous les dehors cordiaux de sa tante, il ne lui était pas difficile de découvrir la plus parfaite indifférence ; enfin, dans le cœur généreux de Christiane, Antoinette ne venait qu'en troisième : après Dieu et son oncle de Paulhac. Elle ne connaissait donc plus ce bonheur suprême d'être aimée autant que l'on aime, de se sentir le tout d'un être chéri.

En songeant à cela, les pensées de la pauvre enfant prenaient leur vol vers la Rouchère, vers son père qui l'avait aimée ainsi, qui l'aimait sans doute encore. Mais, pourquoi ce long exil ? Comment ne parvenait-il pas à persuader à sa femme, si raisonnable d'ordinaire, de faire revenir leur fille ? La pauvre Antoinette avait souvent le cœur bien gros et les yeux bien humides, au sortir de ces rêveries. Ce jour-là, comme elles avaient été particulièrement amères, de grosses larmes roulaient le long de ses joues lorsqu'elles entendit sonner à la grille.

Elle resta sous la charmillle où elle s'était réfugiée, ne voulant pas montrer ses yeux rouges au visiteur matinal qu'annonçait la cloche, mais elle regarda à travers les feuilles, se demandant avec étonnement qui pouvait venir à pareille heure. Cet étonnement ne diminua pas quand elle vit un jeune officier d'infanterie traverser rapidement le jardin et ouvrir la porte du vestibule, en individu au courant de la maison. Presque aussitôt, un bruit de voix et de rire lui prouva que cet inconnu ne l'était pas de tout le monde. Dans sa disposition d'esprit, elle n'éprouvait aucun désir de le voir de plus près, aussi attendit-elle, pour se rendre à la salle à manger, que la cloche du déjeuner se fût fait entendre. Mais le bruit d'un pas sur le sable ayant attiré son attention, elle vit Madeleine qui accourait en criant :

— Viens donc, Antoinette : Pierre est ici !

— Qui est Pierre ? demanda Antoinette, en se levant nonchalamment.

— Qui est Pierre ? Est-il possible que tu ne saches pas qui est Pierre ?

— Tellement possible que c'est vrai.

— Eh bien, c'est Pierre Labaro, un petit cousin de maman et de Christiane : un bon garçon très taquin et qui rit toujours.

Antoinette ne retint que les derniers mots : "qui rit toujours". Alors, elle y allait volontiers. Mon Dieu, qu'elle en avait besoin, de rire ! Mais si peu d'envie... Enfin, rien que voir rire lui ferait du bien. Elle suivit donc Madeleine et entendit rire, effectivement, dès qu'elle fut au seuil de la salle. Christiane riait ! Mme de Paulhac riait !! M. de Paulhac riait !!!